

commentaires de lecture des 18 et 25 mai 2021

AGUS Milena, *Une saison douce* (2021, Liana Levi, 175 p., trad. Marianne Faurobert, titre it *Un tempo gentile*, Nottetempo, 2020)



Ce récit percutant écrit par la romancière sarde, également professeur d'histoire en Sardaigne, se situe entre la fresque sociologique, le conte merveilleux et la réflexion philosophique.

Il s'agit de la confrontation dans un village perdu du Sud de la Sardaigne d'un groupe de migrants épuisés et dépouillés de tout, accompagnés là par des humanitaires, eux-mêmes en rupture avec leur propre destin, avec un groupe de villageois pauvres et démunis de tout sauf de leurs immenses ressources humaines.

Ces dernières se révéleront à travers l'évolution d'une situation non consentie, ni par les uns, ni par les autres. C'est un portrait condensé de la nature humaine la plus profonde, une réflexion sur la différence salvatrice et les difficultés de la communication d'une culture face à l'instinct. Les contradictions sont autant le lot des « Envahisseurs » (tels qu'ils sont nommés sur place) que celui des villageois révélés à eux-mêmes pour ne pas dire sauvés humainement grâce au partage et à la tolérance.

C'est tout un village qui migre vers cette autre humanité aussi fascinante qu'inquiétante. Y aurait-il plusieurs humanités ?

De quoi donner à rêver autant qu'à réfléchir sur nos sociétés dites « modernes » !!

Milena Agus parvient dans un style alerte et prenant à rendre compte de cet échange entre deux espaces avec un style alerte et tendrement ironique qui s'adresse directement au lecteur devenu proche témoin.

Anne-Marie AUDUBERT

CAROFIGLIO Gianrico, *La misura del tempo* (2019, Einaudi, 280 p.)

Gianrico Carofiglio, né en 1961 à Bari, est un magistrat qui a été procureur puis substitut du procureur en charge de la lutte contre la mafia. Depuis 2008 il est sénateur pour le Parti Démocratique. Il est l'auteur de nombreux livres et de scénarios de films et de BD.



Guido Guerrieri, un avocat de 52 ans, reçoit Mme Delle Foglie qui a demandé un rendez-vous en urgence concernant son fils Iacopo Cardace. Il a du mal à reconnaître Lorenza, une femme avec qui il a eu une aventure 27 ans plus tôt.

Cardace est emprisonné depuis 2 ans, condamné à 24 ans de prison pour un homicide dont il se dit innocent. L'appel doit avoir lieu dans deux semaines mais l'avocat de la défense est mort d'une tumeur au cerveau peu après le verdict. Lorenza s'est fâchée avec son remplaçant et elle demande alors à Guido de reprendre le dossier. Il accepte et se rend vite compte que la défense n'a pas été satisfaisante, que l'enquête a été bâclée, qu'une seule hypothèse a été retenue et aucune autre piste suivie. Il réussit à faire repousser le procès en appel, reprend l'enquête, trouve de nouveaux témoins, recoupe les informations.

Les chapitres du livre alternent les scènes de tribunal, la liaison passée de Lorenza et Guido et les monologues intérieurs de ce dernier, pour moi les plus convaincants. En effet, Guido voulait être écrivain, il est maintenant désabusé, plus très sûr de vouloir continuer à exercer son métier. Il vit seul, son ami et confident est Sacco, son sac de boxe ! Les parties le concernant nous mènent vers de belles rencontres, comme le passage où Guido nous fait découvrir une librairie pour les insomniaques, ouverte la nuit, un lieu où se rencontrent des personnages étonnants et passionnants comme ce consultant en philosophie qui conseille à des gens en difficultés existentielles le système philosophique le mieux à même de les aider.

Les épisodes de la liaison passée entre Guido et Lorenza sont également pleins d'intérêt. Elle est belle,

fascinante, un peu mystérieuse, elle l'initie à la littérature, aux fables, lui raconte sa vie, les gens qu'elle fréquente. Il a l'impression qu'elle est toujours au cœur de l'Histoire, qu'elle connaît des gens beaucoup plus intéressants que lui. Un jour, elle disparaît sans explications. Il en souffre beaucoup, pense qu'elle l'a fait passer de la jeunesse à l'âge adulte alors que lui ne lui a rien apporté. Pourtant, 27 ans plus tard, elle vit seule, est contractuelle dans l'enseignement, a de faibles revenus, un fils en prison dont le père l'a quittée très vite.

Les nombreux chapitres "de tribunal" sont très documentés, très précis, trop peut-être. J'ai parfois trouvé ces parties trop longues. Elles nous montrent certes le fonctionnement de la justice mais sont trop remplies de termes juridiques et de références à des articles du code de procédure pénale. Mais le livre reste agréable à lire, comme un polar dont on veut connaître le dénouement : coupable ou non coupable ? Condamné ou relâché ? Lorenza et Guido vont-ils renouer leur histoire d'amour ?

Sylvie MARY

DELEDDA Grazia (1871-1936) *Il segreto dell'uomo solitario* (1921, Treves, 2014, Raffaelli, 200 p.)

Grazia Deledda, née en Sardaigne et auteure d'une œuvre prolifique, est la seule femme italienne à avoir obtenu le prix Nobel de littérature (en 1926).



Le personnage principal, Christiano, s'est retiré loin de ses semblables dans une maisonnette cachée dans la verdure à proximité de la mer. Solitude recherchée, interrompue de temps en temps par la visite de Ghiana, la jeune paysanne qui lui apporte des provisions et un amour silencieux.

La solitude de Christiano est menacée par la construction d'une maison voisine. La belle jeune femme qui vient l'habiter sème le trouble dans le cœur du solitaire. Son vieil époux qui ne sort jamais est atteint d'une maladie nerveuse.

Si Christiano résiste à l'attraction qu'il éprouve pour Sarina, est-ce uniquement à cause du mari exilé dans sa folie ?

Ce dernier meurt et bientôt la jeune veuve et le solitaire deviennent amants. Avant d'épouser Sarina qui en exprime le désir, Christiano se doit de lui révéler son passé. Elle sait déjà qu'il avait été marié à une riche héritière, plus âgée que lui et décédée depuis. Mais dès lors, il se dévoile de plus en plus au cours de conversations successives. Il avoue notamment être le père de l'enfant que Ghiana va mettre au monde et dont il sera amené à s'occuper. Mais le secret le plus douloureux est autre...

Après l'ultime révélation, Sarina va-t-elle rester avec Christiano ou le fuir à jamais ?

Ce récit fait la part belle à l'introspection et à une nature qui, de façon romantique, est à l'unisson des sentiments. Le thème de l'enfermement y est présent à plusieurs titres et en étroite résonance avec la révélation finale.

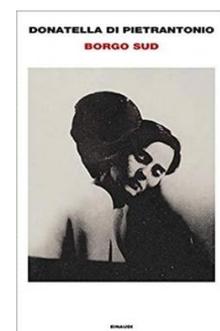
Un roman agréable et facile à lire, où le talent de l'auteur réside, après que des indices aient été semés, dans l'art de retarder la révélation finale sans toutefois lasser le lecteur.

Danielle FUSTÉ

DI PIETRANTONIO Donatella, *Borgo Sud* (2020, Einaudi, 170 p.)

Comme les précédents ce quatrième roman de Donatella Di Pietrantonio est tout entier construit autour de figures féminines (la narratrice, sa mère, sa sœur) qui entretiennent des rapports fusionnels ou/et névrotiques voire pathologiques. Les hommes ne sont pas absents de cet univers mais ils se révèlent souvent incapables de combler les manques ou les attentes quand ils ne sont pas violents.

Comme les autres, ce roman est ancré dans une terre âpre, les Abruzzes, terre de contraste avec un centre montagneux (où les traditions ont la vie dure) et la mer qui borde Pescara et plus particulièrement, Borgo Sud, son quartier maritime. Là vit une communauté de pêcheurs qui fonctionne comme une famille, un cercle dont il ne faut pas sortir. C'est là qu'Adriana, la sœur de la narratrice est allée chercher Raphaël, l'homme dont elle a eu, à l'insu de tous, un enfant et qui est peut-être à l'origine de la chute qui l'a plongée dans le coma.



Ce roman est l'histoire d'un retour sur un lieu (Pescara) et sur un passé. La narratrice, alertée par Piero, son ex mari, de l'accident dramatique survenu à sa sœur Adriana, quitte Grenoble où elle s'était réfugiée après son divorce pour mettre de la distance entre elle et son mari qui, après des années d'entente et de tendresse, a dû admettre et avouer qu'il aimait les hommes.

Le voyage de Grenoble à Pescara sera l'occasion de remonter le cours d'un passé « intranquille » dominé par la relation chaotique mais intense entre deux sœurs que tout oppose : si la narratrice est sage, studieuse et dévouée, Adriana est révoltée, violente et sème le désordre. Portant avec elle la malédiction que sa mère a jetée sur elle. Différentes, elles ont pourtant en commun le fait d'avoir fui la maison maternelle : « *siamo state figlie di nessuna madre. Siamo ancora, come sempre, due scappate di casa.* » Elles sont aussi toutes deux incapables de se séparer de celui qu'elles ont aimé, Piero l'homosexuel pour la narratrice, Raphaël le marin violent qui maltraite Adriana.

Donatella di Pietrantonio nous offre ici un récit psychologique, intime, qui sonde l'âme humaine dans un style sobre et efficace et qui sait susciter l'intérêt d'un lecteur porté à analyser l'inextricable complexité des rapports familiaux.

Louissette CLERC

MAZZANTINI Margaret, *Venir au monde* (2010, Laffont, 460 p., trad. Nathalie Bauer, titre it. *Venuto al mondo*, Mondadori, 2008)



Ce livre raconte l'histoire de Gemma (tout le récit est écrit à la première personne). Nous sommes en 2008. Gemma est mariée à Giuliano. Elle a un fils, Pietro, 16 ans, qui n'est pas l'enfant de Giuliano. Sur l'invitation de Gojko, un ami qu'elle n'a pas revu depuis 16 ans, elle décide d'emmener son fils sur les traces de son père, à Sarajevo. Tout au long du roman, il va y avoir des allers retours entre le passé et le présent. En 1984, Gemma alors étudiante part pour des recherches littéraires à Sarajevo. La ville est encore en paix, mais dans l'effervescence des jeux olympiques d'hiver. Elle rencontre un photographe gênois, Diego, romantique « junkie » et bien qu'elle soit sur le point de se marier en Italie, cela va être le « coup de foudre » entre eux.

Elle rentre tout de même à Rome, se marie avec Fabio, mais pour très peu de temps. Diego vient la retrouver à Rome. S'ensuivent des années d'amour fou. Un bémol : Gemma est stérile. Le couple va alors envisager toutes les solutions pour avoir un enfant. Cette quête va les conduire à retourner à Sarajevo.

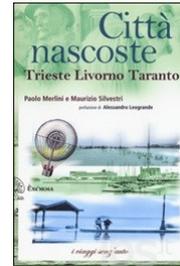
Nous sommes alors en 1992. La guerre va éclater durant leur séjour. Ils reviendront à Rome sans enfant, doublement meurtris car du sang plein les yeux, leur amour obscurci par l'expérience terrible du siège de Sarajevo. Diego ne parviendra pas à reprendre une vie normale et s'enfoncera de plus en plus dans la drogue, avant de repartir brusquement et seul à Sarajevo.

Quelques mois après, Gemma, en tant que journaliste, ira rejoindre Diego en prenant part à une mission humanitaire. Gemma sera confrontée à toutes les horreurs de la guerre, la faim, le froid, la peur, les « snippers » et aussi à la solitude, car Diego disparaît souvent. A ce moment de l'histoire, un enfant naîtra. « La vie a la même couleur que la guerre : neige et sang », Pietro, le fils de Diego semble-t-il. Gemma rapatriera seul cet enfant « un bébé, la récompense de tout » dira-t-elle. Peu de temps après, elle apprendra la mort de Diego, comme une fatalité « Je sentais que la mort de Diego ne m'avait pas volé mon avenir ».

Ce roman est bouleversant d'un bout à l'autre, avec une montée d'un cran les trente dernières pages. En effet, Gemma découvre une réalité terrifiante, qui nous interroge et qui nous hante longtemps après avoir refermé le livre. L'écriture de Margaret Mazzantini est sans concession, magnifique, avec des phrases sublimes pour décrire la souffrance d'une femme qui ne peut enfanter. J'ai annoncé que ce livre racontait l'histoire de Gemma, en fait ; il nous réserve une surprise en faisant également le portrait d'une deuxième femme...

Marie SALADIN

MERLINI Paolo e SILVESTRI Maurizio, *Città nascoste : Trieste, Livorno, Taranto* (ed. Exorma, Roma 2016, 192 p.)



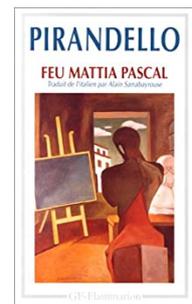
Les deux auteurs se présentent comme des voyageurs "lents". Ils ne se déplacent jamais en voiture, mais exclusivement en train, autobus ou bicyclette et prennent le temps d'échanger avec les personnes rencontrées. Ils visitent des lieux peu connus ou remettent en lumière des personnalités locales qui se sont illustrées dans un passé récent. A leur retour, il publient leurs notes sur la région parcourue. Ainsi pour les Marches, les Abruzzes ou la Sicile.

Dans le cas présent, ils ont regroupé dans le même ouvrage trois villes qui ont ensemble la particularité d'être méconnues du grand public, malgré leur richesse. D'où le titre bien choisi de "Cités cachées". Il s'agit de Trieste, Livourne et Tarente. Je me suis bien sûr attardé sur Trieste, que des voyageurs AFIVI vont pouvoir découvrir dans un mois et à laquelle notre comité de lecture a consacré une séance spéciale à l'automne dernier.

J'ai pris du plaisir à lire la description de quelques symboles de Trieste que j'avais appréciés à mon passage il y a deux ans. Mais j'ai eu en revanche plus de mal à suivre les fréquentes allusions à des personnages autrefois célèbres, connus aujourd'hui de seuls quelques initiés. L'ouvrage se veut-il un guide original, ou bien une ode à la culture triestine, accessible seulement à de rares connaisseurs ? A quel lectorat les auteurs entendent-ils s'adresser ?

François GENT

PIRANDELLO Luigi (1867-1936), *Feu Mathias Pascal* (1904, trad. Alain Sarrabayrouse chez Flammarion, 1993)



Écrivain, poète, nouvelliste, romancier et dramaturge, Pirandello reçoit le prix Nobel en 1934 et - fait rarissime - à sa première "présentation". Il a déjà écrit *Six personnages en quête d'auteur*, qui a scellé sa notoriété. Il est proche de Mussolini, mais c'est en France qu'il remporte ses succès les plus marquants. Roman de l'homme qui se cherche lui-même, cette œuvre a été commandée par La Nouvelle Anthologie Italienne.

Mathias Pascal est le jeu de la dépersonnalisation totale. A la suite d'un quiproquo on annonce sa mort. Il ne la dément pas, en vue d'une récupération de sa vie, qui va recommencer à zéro dans un autre corps. Il devient Adrien Meis.

Deux parties dans cet écrit, avant sa "mort", et après.

Vie de Mathias Pascal :

Son enfance se passe dans un milieu fortuné. Lui et son frère sont élevés par un précepteur. Son père meurt alors qu'il a quatre ans et la situation financière de la famille change totalement. Ses amours sont assez rocambolesques. Mais il se marie et a 2 enfants, qui meurent en bas âge. Pour gagner sa vie il devient bibliothécaire et passe son temps à chasser les rats, délaissant complètement les livres. A la mort de sa mère il quitte son foyer pour Nice, fréquentant les casinos où il amasse une petite fortune, qui lui sera très utile pour vivre sans travailler.

Et soudain il apprend sa mort !! Il est dignement enterré par sa famille. Le voilà seul, un autre homme, affranchi de tout passé. Il est obligé de s'en inventer un.

Vie d'Adrien Meis.

Il part pour l'Allemagne puis s'installe à Turin. Il loue un studio chez des gens dont il partage la vie, et tombe amoureux d'une pensionnaire, Adrienne.

Il nous fait part des difficultés qu'il a pour endosser la personnalité d'Adrien Meis et de son souhait de partir pour les Amériques, mais ce projet se ne réalise pas. Des problèmes oculaires l'obligent à rester cloîtré 40 jours. De délirantes séances de spiritisme ont lieu avec tout le monde de la maisonnée.

Il n'ose déclarer sa flamme à Adrienne, pensant qu'il est peut-être encore Mathias Pascal. Le vol de son argent le pousse à le faire. La situation se dégrade, il passe près d'un duel. Mais il simule un suicide et s'enfuit, pour redevenir Mathias Pascal, deux ans après son départ.

Il retourne dans sa famille où sa femme s'est remariée. Bien que légalement encore son mari, il la rejette et retourne dans sa « bibliothèque ».

Le récit est écrit par ces deux hommes, l'un et l'autre torturés. Mais la profondeur des sentiments rend la lecture passionnante.

Geneviève BONNEFOY

SCIASCIA Leonardo (1921-1989), *La tante d'Amérique* (1960, Denoël 1967, puis Folio Gallimard 2014, trad. Mario Fusco, 130 p.)



Cette nouvelle est extraite du recueil Les Oncles de Sicile. Dès les premières lignes nous voici plongés dans l'intimité du narrateur et de son ami Filippo, deux adolescents de Catane en Sicile, pris dans l'attente impatiente des libérateurs américains.

C'est la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, Mussolini a perdu la partie et ses partisans, comme l'oncle du jeune narrateur, rêveraient qu'on oublie leur engagement auprès de celui qui fut leur Duce tant aimé et craignent les représailles de ceux qui résistèrent au fascisme et qu'ils ont maltraités en son nom, comme le père de Filippo.

On imagine bien que l'adolescent qui mène le récit est imprégné des souvenirs du jeune homme que fut Leonardo Sciascia à cette époque troublée partout en Europe, en Italie comme en France, à la sortie de l'Occupation.

La situation est très favorable au narrateur : il s'amuse à terroriser son oncle et joue de son addiction folle aux cigarettes dont, comme les autres gamins, il fait le trafic avec les soldats. Il est insolent en toute immunité envers les adultes, sans retenue.

Deux débarquements, deux mirages américains, deux déceptions.

En effet, redoublant le débarquement brutal de la soldatesque des sauveurs, va débarquer, accompagnée d'une jolie cousine délurée, la tante providentielle qui a réussi en Amérique depuis son départ du pays en 1919 et vient enfin rendre visite à ces parents pauvres auxquels elle envoyait des colis de vêtements, de jouets et de nourriture depuis son El Dorado : paradis vite amer des retrouvailles, violence dont l'issue n'a rien d'une *happy end*, en particulier pour le narrateur.

Ces règlements de comptes politiques et familiaux, sous le regard curieux, amusé et troublé d'un adolescent en pleine mutation, se font dans un style enlevé et savoureux. Belle réussite d'un récit ancré dans le particularisme sicilien et pourtant universel.

Nicole ZUCCA

SCIASCIA Leonardo (1921-1989), *Una storia semplice* (Adelphi Edizioni, posthume 1989, 66 p.)



Sciascia était un écrivain, un journaliste et un homme politique italien. Il a écrit des romans, des nouvelles, des poésies. *Una storia semplice* est parue juste après sa mort.

Dans la région de Cotugno, le jour de la fête de San Giuseppe, la gendarmerie reçoit l'appel d'un certain Giorgio Roccella. : "Il y a une chose dans la maison!" Pas d'autre précision. Le commissaire est surpris car le monsieur en question, diplomate, consul et ambassadeur, ne vient plus dans cette maison depuis de nombreuses années. Avec un brigadier, il se rend sur les lieux et tous deux découvrent Roccella appuyé au bureau, mort. Il a écrit : "J'ai trouvé..." Est-ce un suicide? Est-ce un assassinat?

Ils rencontrent un professeur, ami du défunt, qui leur raconte que Roccella est venu récupérer des lettres de Garibaldi de Pirandello ainsi qu'un tableau. Ce professeur constate qu'il y a un téléphone dans la maison, alors qu'autrefois il n'en y avait pas. Qui donc a fait installer cet appareil?

D'autres personnages apparaissent : trois hommes ont été vus transporter un tapis dans une voiture; la femme et le fils du défunt ont eu une rencontre agitée ; un prêtre se joint à eux. Aucun indice n'est découvert dans la maison.

Plus tard, le commissaire, le brigadier et quelques agents reviennent sur les lieux : toujours rien de nouveau. Sur le chemin du retour, le brigadier et le professeur reparlent de cette visite et se souviennent d'un détail : la place de l'interrupteur connue d'une seule des personnes présentes. A partir de cet instant, la vérité va apparaître...

C'est un livre court, facile à lire, le suspense est maintenu jusqu'au bout et la fin est assez particulière.

Colette ARNAUD

TOMASI DI LAMPEDUSA (1896-1957), *I Racconti* (Feltrinelli, 2015, 200 p.)

Ce petit opuscule réunit trois nouvelles *La gioia et la legge*, *La sirena*, *I gattini ciechi*, et une évocation autobiographique, *Ricordi d'infanzia*.

Ces textes très disparates et par le contenu et la longueur semblent réunis par le hasard, sans raison profonde apparente. La première partie est une promenade nostalgique dans les lieux de prédilection de l'enfance sicilienne de l'auteur, où rôde la présence de la mère très aimée et où plane le souvenir protecteur des aïeux illustrant l'histoire de la Sicile. L'immensité de ces maisons familiales en fait un véritable univers, et les personnages qui les habitent, figures villageoises pittoresques ou héros de la famille, dessinent le passé et la vie de la Sicile.

Les nouvelles, très différentes, l'une d'un réalisme grinçant, l'autre qui s'évade vers le merveilleux et l'imaginaire, indiquent les pistes des modèles littéraires que Lampedusa interroge comme son creuset créatif. Tous ces écrits, pour disparates qu'ils soient, tous écrits dans une fluidité et une simplicité qui séduisent le lecteur, sont un retour sur Lampedusa auteur. Quel rapport entre l'homme et l'écrivain ? Comment fait-il de sa famille et de lui-même, de ses aïeux, la source centrale de l'écriture ? Quelles influences ont créé le modèle de l'écriture ? Quel rapport entre la sensibilité et la construction par la culture ?

Telles sont les lignes de ces ouvrages qui se veulent modestes, mais dont la magique simplicité emporte le lecteur.

Elisabeth GRIMALDI



TORREGROSSA Giuseppina, *L'assaggiatrice* (2018, Rubbettino, 150 p.)

La dégustatrice...Oui....

Vais-je aller plus loin ?? Il y a de la gourmandise, là-dedans, ô combien !

Le roman se déroule dans une petite ville du littoral sicilien, pleine de touristes l'été, vidissime l'hiver. La narratrice raconte toutes ses dégustations, bonnes ou mauvaises.

Toute jeune elle épouse un beau parti, au demeurant séduisant, au moins au début, dont elle a très vite une fille. Et voilà qu'un jour et sans préavis, son mari disparaît, non sans avoir vidé le compte en banque. En fuite, mort ? Police inefficace. Et là, elle déguste, car elle se retrouve sans ressources. Une sœur aînée lui conseille, car la bonne saison arrive, de retaper une masure abandonnée pour accueillir des touristes près du centre avec de la petite restauration et des produits locaux. Ce qu'elle fait, aidée par quelques mâles du village, hétéroclites et savoureux. Gros succès.

Vont défiler dans le roman en alternance une recette de cuisine sicilienne typique (je retiens la *caponata*) et un chapitre qui en raconte la confection et qui la savourera.

C'est là que ma présentation s'arrête ; quand vous saurez qu'elle déclare à une amie que faire la cuisine lui donne toujours envie de faire l'amour, vous comprendrez ma discrétion narrative Car elle va beaucoup déguster, dans la variété orgasmique.

Bon, à part ça, la vie d'une petite ville blindée de touristes, les gens du coin tous pittoresques et l'odeur de l'eau salée rendent la description de la vie locale attractive.

Si ça vous tente....et si vous aimez faire la cuisine !

Claudine LAURENT



